

La Mort de Marc Garanger, le photographe de la guerre d'Algérie



Il a fait certaines des photos les plus marquantes de la guerre d'Algérie : des portraits de femmes qui disaient l'horreur de la colonisation et du conflit. Marc Garanger est mort à l'âge de 85 ans, laissant une œuvre qui marqua l'histoire de France comme celle de la photographie.

C'était un géant, une belle gueule à la voix grave qui portait loin. On l'a longtemps repéré à ses cheveux longs ramassés en catogan, qui lui conférait cet air d'éternel adolescent révolté. Le photographe Marc Garanger est mort le 28 avril, quatre jours avant de fêter son 85e anniversaire.

Il fut surtout connu pour ses tragiques et beaux portraits en noir et blanc d'Algériennes et Algériens, pris entre 1960 et 1962 pour le compte de l'armée française. Mais il a aussi, pendant quarante ans, parcouru le monde pour, comme il aimait le dire, « être à l'écoute des gens ».

La photographie avait été, pour cet enfant bègue, une bouée de sauvetage, son moyen de communiquer. Alors, quand en 1953 son père lui offre pour son bac son premier appareil, il adopte définitivement le médium. Avant d'être appelé sous les drapeaux.

Il apprend à connaître le peuple algérien

Après avoir tenté, en vain, de se faire réformer, il se retrouve, en 1960, assigné pour deux ans à un régiment d'infanterie stationné dans une bourgade située à une centaine de kilomètres au nord-est d'Alger. Il a 25 ans, une solide culture politique forgée dans le milieu universitaire lyonnais et un appareil photo dans son baluchon, convaincu de parvenir à documenter cette guerre.

« Arrivé dans le régiment en mars 1960, je me vois affecter au secrétariat. Je fais très vite savoir que je suis photographe. C'est comme ça que je suis embauché ! Mais, je n'ai jamais été un photographe militaire ; ainsi, je donnais uniquement les tirages et gardais mes négatifs. »

Jours après jours il apprend à connaître le peuple algérien, enregistre les atrocités qu'il subit, photographie prisonniers ou cadavres pour le « tableau de chasse » de son supérieur, mais saisit aussi la vie quotidienne des petits villages kabyles. À la fin du conflit, alors qu'on parle de pacification, l'armée rase les douars (campements de toile des fellahs) afin de rassembler les populations dans ce qu'elle appelle des « villages de regroupement ». Pour mieux surveiller et empêcher toute rébellion. À cela s'ajoute l'obligation de posséder une carte d'identité française.



Deux mille portraits

En dix jours, au cours de l'année 1961, Marc Garanger va réaliser deux mille portraits, essentiellement de femmes – les hommes étant au combat –, convoquées dans chaque village. Chacune s'assoit sur un tabouret, adossée à un mur blanc. Mais le photographe cadre plus large, en buste. On y découvre des mains serrées sur les voiles tombés sur les épaules, des tatouages, des parures de perles, des motifs de tissus.

« Ce sont les visages des femmes qui m'ont beaucoup impressionné, confiera-t-il. Elles n'avaient pas le choix. Elles étaient dans l'obligation de se dévoiler, j'ai reçu leur regard à bout portant, premier témoin de leur protestation muette, violente. Cette décision militaire était un viol. Un viol sur tous les plans, un viol militaire, policier, culturel, religieux, alors que c'était la fin de la guerre. » Quand le commandant reçoit les images recadrées au format

photo d'identité 4 x 4 cm, il hurle : « *Venez voir comme elles sont laides, venez voir ces macaques, on dirait des singes.* »

La route de l'Est

En 1966, ce travail sera vu et reconnu pour sa valeur documentaire et historique grâce au prix Niépce, qui, chaque année, récompense l'œuvre d'un photographe français. Le point de départ d'une aventure qui entraîna des dizaines d'expositions en France comme à l'étranger, des rencontres et moult publications. Mais aussi quelques sévères critiques lorsque ces images, mises en vente en 2012 à la galerie parisienne Binôme, passèrent du statut de documents historiques à celui d'icônes artistiques.

Grâce à la bourse accompagnant son prix Niépce, Marc Garanger prend la route de l'Est, avec dorénavant des pellicules couleur en poche. Il passe le rideau de fer en commençant par la Tchécoslovaquie, pour finir par réunir des images de presque toutes les républiques de l'ex-URSS, rassemblées dans le livre *Russie, visage d'un empire*, qui ne paraîtra qu'en 2003 aux éditions des Syrtes.

Sa vie de baroudeur fit oublier à Marc Garanger les débuts de sa carrière et les terribles portraits qui marquèrent autant l'histoire française et l'histoire de la photographie. Mais s'il ne cessa de témoigner de cette guerre qui ne disait pas son nom en montrant ses premières images, il photographia aussi le monde et son environnement, d'amples paysages et des visages burinés par l'âge et les vents.

Au début des années 1990, avec sa femme Catherine, il voyagea cinq ans durant à travers la taïga pour atteindre la Iakoutie, au nord-est de la Sibérie, allant à la rencontre d'un peuple en voie de disparition, et de son chaman. De son travail, il avait pris l'habitude de dire simplement « *Je veux être à l'écoute des gens et de leurs croyances. Ma grand-mère normande était superstitieuse, c'est la même chose tout ça !* »